

*terre ? Non, je vous le dis, mais le glaive et la division. Désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, elles seront divisées, trois contre deux, deux contre trois, le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère*¹.

Quelque étrange que pussent paraître au premier abord ces révélations, les Juifs de la Pérée n'avaient pas néanmoins le droit d'y être totalement étrangers. Tous les Prophètes qu'on leur lisait, en les commentant chaque samedi dans les Synagogues, avaient prédit la venue du Messie et tous avaient annoncé les bouleversements profonds que cette venue amènerait dans le monde. Mais comme leurs frères de la Galilée et de la Judée, ils s'obstinaient à fermer les yeux à la lumière, et les signes les plus manifestes auxquels ils pouvaient reconnaître leur Rédemption leur demeuraient volontairement cachés. Jésus leur en fait le reproche, non sans amertume : *Quand vous voyez les nuées monter du couchant, vous dites : voici venir la pluie, et elle vient en effet. Et quand le vent souffle du midi, vous dites : c'est le temps chaud qui arrive, et c'est ainsi. Hypocrites ! Vous qui savez si bien présager le temps d'après l'aspect du ciel, comment ignorez-vous en quel temps vous êtes ? Comment ne discernerez-vous pas ce qu'il serait juste de discerner*² ?

VI. — Une autre erreur Juive, erreur ancienne et universelle, était de croire que toute affliction était la suite d'un crime, que tout malheureux était un coupable. Nous

¹ Luc., XII, 51, 52.

² Luc., XII, 54, 57. Matt., XVI, 2.

avons entendu les amis de Job porter à sa détresse des accusations cruelles, les Apôtres demander à leur Maître de quel crime l'aveugle né était l'expiateur. Au temps où Jésus évangélisait la Pérée une scène sanglante se passait à Jérusalem, où, à la suite d'une révolte, Pilate avait fait massacrer des Galiléens. L'infortune de ces victimes suggéra aussitôt aux Disciples l'idée de quelque crime dont elles portaient la peine, et c'est en ce sens qu'ils en parlèrent à Jésus. Le Sauveur, dans sa réponse, avait un double but à atteindre : tout d'abord les détromper de leur erreur et surtout les éloigner de ces recherches téméraires sur les jugements de Dieu : *Pensez-vous, leur dit-il, que ces Galiléens suppliciés fussent plus coupables que les autres Galiléens ? Non, je vous l'affirme*¹. Mais comme ces recherches sur les fautes et les châtements d'autrui ne sont jamais sans un retour orgueilleux sur notre prétendue innocence, Jésus rappela ses Disciples au souvenir de leurs propres fautes et de la pénitence qui doit les suivre : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également*. Puis il rapprocha la fin sanglante des Galiléens massacrés sur l'ordre de Pilate d'un autre désastre, où avaient péri dix-huit malheureux ouvriers. Eux non plus n'étaient pas plus coupables que d'autres, et vouloir mesurer la faute au malheur, ou croire que le malheur est toujours la suite d'une faute, c'est méconnaître une Providence juste et bonne qui souvent couronne la vertu en lui faisant traverser l'épreuve. *Ces dix-huit sur lesquels s'écroula la tour de Siloé et qui périrent écrasés, pensez-vous qu'ils fussent plus redevables à la Justice de Dieu que les autres habitants de Jérusalem ? Non, je*

¹ Luc., XIII, 1, 2.

vous l'affirme. Mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également ¹.

Une Parabole, celle du figuier stérile, acheva de ramener les Juifs à l'humilité, au souvenir de leurs propres fautes, à la juste crainte des vengeances divines.

Un homme avait un figuier planté dans sa vigne ². Nulle image autant que celle du figuier n'était apte à représenter le peuple Juif. La vigueur de ses tiges, la luxuriante ampleur de son feuillage, sont bien les traits qui conviennent à cet Israël si admirablement doué, si vigoureux, si actif, mais en même temps si vaniteux, si plein de lui-même, si avide de bruit, de réclame, de gloire extérieure, et, ici, si dénué de fruits, si stérile et si obstinément stérile ! Depuis trois âges différents, Dieu lui demandait ces fruits qu'il se refusait sans cesse à produire. *L'homme y vint chercher du fruit et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : « Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et que je n'en trouve pas. Coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il la terre* ³ » ? Trois âges durant Dieu vint au peuple Juif, attendant de lui quelque correspondance à ses grâces. A Abraham il donna la Circoncision, destinée à séparer Israël de la masse perdue de la Gentilité et à en faire une nation élue et privilégiée : Israël ne répondit à cette grâce que par des crimes qui le rendaient pire que les idolâtres. Dieu revint à Moïse et donna à son peuple la Loi écrite, grâce nouvelle de lumière, de force, de direction : le Juif s'attacha à la lettre de cette Loi, mais en viola effrontément l'esprit.

¹ Luc., XIII, 4.

² Luc., XIII, 6.

³ Luc., XIII, 7.

Il corrompit la Loi elle-même en y mêlant des traditions purement humaines. Dieu revint plus miséricordieux, plus riche en grâces, que jamais, quand il envoya son Ange à Marie, pour lui annoncer les jours de la Rédemption et qu'elle serait la Mère du Rédempteur : les Juifs abusèrent plus que jamais du grand don de Dieu. C'était la troisième année que le Messie les inondait de lumière et de bienfaits, et de moins en moins les Juifs profitaient d'une si extraordinaire faveur. Dieu allait enfin frapper. *« Le Maître dit alors au vigneron : coupez-le ; à quoi bon occupe-t-il la terre ? »*. Le Vigneron, c'est Jésus-Christ. Il supplie son Père de suspendre sa vengeance et de le laisser travailler encore à la conversion de cette nation qu'il ne cesse d'aimer malgré ses rebuts et ses projets déicides. Il répandra avec plus de zèle que jamais sa parole sur ces âmes rebelles ; il les comblera de plus de bienfaits, les sollicitera avec plus d'amour ; il versera sur elles ses larmes et son sang, il leur enverra après lui ses Apôtres et ses Saints ; il fera pour sauver le malheureux les efforts les plus désespérés. Et Israël ne péra qu'après avoir, avec une obstination invincible, refusé le salut. Mais Israël a péri ! Tout ce qu'a putenter pour lui le Vigneron charitable est demeuré inutile. Après trente années de crimes suivant le crime du déicide, Dieu lui envoya l'armée romaine qui le déracina et en jeta les branches sur la surface du monde.

Qui, devant ce grand exemple, ne tremblerait pour soi-même ? La patience de Dieu est merveilleuse ; ses grâces sont sans mesure, ses appels incessants ; jusqu'au dernier moment, jusqu'au dernier souffle, Dieu sollicite le pécheur et lui offre le salut. Mais enfin si tout est inutile et que le pécheur s'obstine à repousser la Miséricorde : la Justice prend sa place et le misérable

révolté est à jamais perdu. La dernière partie de la Parabole se réalise ¹.

Elle se réalise pour le pécheur qui meurt dans l'endurcissement et l'impénitence, comme elle s'est réalisée pour le peuple Juif; mais le figuier n'est arraché et jeté au feu que quand le céleste Vigneron a épuisé toutes les ressources de la charité. Oh! que Jésus travaillait, prodiguant d'autant plus sa parole et son amour que les derniers mois de sa vie mortelle s'écoulaient et que le malheureux peuple Juif, au lieu de se convertir, s'endurcissait chaque jour davantage. Plus une heure, plus un instant de repos pour Jésus, *Il allait enseignant par les villes et les villages* ². Le jour du Sabbat, quand il trouvait la foule réunie dans les Synagogues, il y entra pour lui distribuer les paroles du salut.

Un jour, il joignit à son instruction ordinaire un insigne miracle, destiné comme sa parole à ouvrir les yeux et à toucher les cœurs. *Il enseignait un jour de Sabbat dans une Synagogue. Voici que vint une femme qu'un esprit d'infirmité tenait courbée depuis dix-huit ans, et qui ne pouvait plus absolument regarder en haut* ³. Nous avons eu le douloureux spectacle de bien des possédés; aucun ne subissait le tourment de cette malheureuse. Le démon n'en avait pas tant fait son esclave que sa bête de somme, courbée comme les animaux vers la terre, et incapable de lever ses regards vers les Cieux. C'est le triomphe du démon! Quand Dieu créa l'homme, il le créa pour des destinées supérieures, pour une patrie qui est le ciel; et il lui en donna comme signe et mémorial cette noble structure, qui, dédaignant

¹ Luc., XIII, 8-9.

² Luc., XIII, 10.

³ Luc., XIII, 11.

la terre, se porte naturellement en haut. Si l'œil corporel se lève aux cieux, celui de l'âme a mieux encore ce mouvement vers les choses divines, et toute la grandeur d'une si noble créature est dans ce regard tourné vers ses éternelles destinées. Mais que fait le démon? Quelle est sa ruse et son effort suprême? A quoi tendent ses sollicitations? A précipiter l'homme de sa grandeur native jusque dans les bas-fonds du vice, de l'y tenir enchaîné, jusqu'à ne plus pouvoir lever même un regard vers le ciel et le Dieu du ciel. La gentilité en était là. Israël prévaricateur s'y acheminait. La malheureuse femme courbée était la vive représentation de l'une et de l'autre.

Mais le Vainqueur du démon, le Libérateur de l'humanité déchue, était là armé de sa puissance, et le cœur ému d'une tendre compassion. *Jésus, voyant cette femme, l'appelle auprès de lui et lui dit: « Femme, vous êtes guérie de votre infirmité. Et en même temps il lui imposa les mains. L'infirme subitement redressée, se mit à glorifier Dieu, et la foule s'unit à elle dans la même admiration et la même louange.*

Il n'en fallait pas tant pour exciter la jalousie et allumer la haine des Pharisiens. Le chef de la Synagogue eût bien voulu interpeller Jésus directement: l'éclat du miracle l'en empêcha et il s'en prit à l'heureuse miraculée et à l'assemblée qui venait d'applaudir à sa délivrance. *Il y a six jours pour le travail, s'écria-t-il, venez ces jours là vous faire guérir et non pas le jour du Sabbat* ¹. Une interpellation aussi dénuée de sens ne valait pas une réponse, car qui pouvait voir dans un geste et une parole une violation du Sabbat? Mais Jésus voyait avant tout le danger que faisait courir

¹ Luc., XIII, 14.

à la foule toute réprobation de ses chefs, et il cingla l'insolent d'une vive et irréfutable réponse. *Hypocrites ! Chacun de vous ne délie-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche pour le mener boire ? Et cette fille d'Abraham que Satan tenait liée depuis dix-huit ans ne la fallait-il pas délivrer le jour du Sabbat ?* Que répondre ? *Les Pharisiens rougirent et se turent ; quant au peuple il fit éclater sa joie devant des œuvres si remplies de gloire qu'accomplissait Jésus*¹.

VII. — Cette joie était mêlée de crainte, car si le peuple était témoin d'une si grande bonté du Sauveur, il n'oubliait pas ses dernières instructions. Or ces instructions faisaient toutes entrevoir les rigueurs de la divine Justice et la nécessité, pour y échapper, d'une prompte et sincère pénitence. Jésus avait, dans la Parole du figuier stérile, annoncé sans voile la réprobation d'Israël impénitent : c'en était assez pour éveiller toutes les craintes : *Seigneur, lui demanda quelqu'un de la foule, n'y aura-t-il qu'un petit nombre de sauvés*² ?

Jamais à une question indiscrète, soit de la foule, soit des Apôtres, le Sauveur ne répondait directement, mais il en prenait ce qui pouvait tourner à l'édification de ses auditeurs. La question du grand ou du petit nombre des Elus est de celles que Dieu garde dans l'inviolable mystère de sa sagesse et de sa miséricorde. Elle est d'ailleurs inutile. Pourvu, que nous soyons parmi les convives du Banquet divin que nous importe le nombre ?

Mais ce qui nous importe c'est la condition pour y entrer, et c'est là que Jésus appuie. Il avait dit précé-

¹ Luc., XIII, 15-16-17.

² Luc., XIII, 22-23.

demment : « Mon joug est doux et mon fardeau léger ». Quand il parle ici de « porte étroite », malaisée à franchir, il ne saurait se contredire. Si le fardeau est léger, il n'en pèse pas moins comme tout fardeau ; et pour « étroite » qu'elle soit la porte du Ciel n'en est pas moins franchissable. Tout dépend de notre disposition et de notre courage. Aux lâches qui ne se condamnent à aucun effort, le ciel demeure impossible ; aux épaules généreuses le fardeau de la vie chrétienne n'est pas seulement léger, mais il est reposant. Il faut vouloir, et pour vouloir il faut vivre dans cette idée que si le salut est possible, même facile, il n'en est pas moins le prix de très sérieux efforts, et si la foule s'y refuse, à nous de les accepter héroïquement. *Jésus dit : « efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le déclare, chercheront à y entrer et ne le pourront pas*¹. Qu'est-ce à dire ? Le vouloir et ne le pouvoir pas ! Sans doute, car il faut le vouloir sincèrement, c'est-à-dire accepter les conditions posées et prendre le chemin qui y mène. « Beaucoup » voudraient bien du bonheur éternel, mais sans se condamner aux efforts nécessaires pour le mériter, sans vouloir ce que Dieu commande, ou plutôt voulant tout ce que Dieu défend. C'est l'humilité, c'est la chasteté, c'est la bonté, c'est la charité, c'est la bienfaisance, qui méritent le ciel, et eux sont superbes, voluptueux, irascibles, colères, avares, sans pitié envers Dieu comme sans bienveillance envers l'homme. Comment franchiraient-ils l'entrée du ciel ?

Peut-être ne s'en préoccupent-ils pas durant la vie, mais quelle angoisse pour chacun au moment de la mort,

¹ Luc., XIII, 24.

pour le genre humain tout entier au moment du jugement général ! Quels déchirements ! Quelle désolation suprême ! Entrevoir les splendeurs de l'éternelle demeure, de la patrie de toutes les joies, du « Royaume » que couronnent toutes les gloires, et s'en voir chassé ignominieusement ! Vient le jour où Jésus se retire de nous, viendra celui où il quittera définitivement la terre, quand les siècles seront révolus ; alors il n'y aura plus que les Elus du ciel et les réprouvés de l'enfer ; la porte du bonheur éternel sera close, et celle de l'éternelle expiation s'ouvrira à jamais. *Quand le Père de famille sera entré et aura fermé la porte ; vous, à l'extérieur, vous commencerez à frapper, disant : « Seigneur, ouvrez-nous » ! Et il vous répondra : « Je ne sais d'où vous êtes »¹ !*

N'oublions pas que c'est au peuple Juif que Jésus-Christ s'adresse, et quelques mois avant son déicide. Ce malheureux peuple a refusé en masse d'entrer « par la porte ». Or, nous le savons « la porte » c'est Jésus-Christ. « Je suis la Porte, disait-il, quiconque entre par moi sera sauvé ». De plus en plus ils le délaissent, ils le persécutent, ils l'ont déjà dans la préméditation de leurs complots arrêté et mis à mort. Pour eux le petit nombre de sauvés est certain : la nation en masse court à sa perte, et se prépare la sentence d'exclusion après avoir abusé de tant de grâces dont elle fut comblée. *Alors, poursuit Jésus-Christ, vous commencerez à dire : « Nous avons bu et mangé devant vous ; vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira : « Je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous êtes tous des ouvriers d'iniquité. Là, sera le pleur et*

¹ Luc., XIII, 25.

*le grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes, dans le Royaume de Dieu, et vous chassés dehors*¹.

A la réprobation des Juifs, Jésus joint incontinent la conversion des peuples idolâtres. Si, le peuple Juif donne au ciel peu d'élus, les nations lui en amènent d'innombrables. *Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, et ils prendront part au banquet. Ainsi il y a des derniers qui deviendront les premiers, tandis que les premiers seront les derniers*². La gentilité prendra la première place, celle qu'avait occupée Israël, Israël lui-même, chassé du royaume du Christ, sera relégué au dernier rang des peuples.

Saint Paul demeurerait terrifié devant l'abîme de ce double jugement de Dieu. Pas plus que son Maître il ne répond à notre question : « Le nombre des sauvés sera-t-il le plus grand ou le plus petit » ? Mais, comme son Maître il nous rappelle au sentiment d'une crainte salutaire. « Vous dites », ô peuples chrétiens : « les rameaux ont été brisés afin que nous prenions leur place. C'est vrai. Les Juifs ont été brisés à cause de leur incrédulité, et nous nous sommes affermis dans la foi. Gardez-vous d'aucun orgueil ; tremblez plutôt. Car, si Dieu n'a pas épargné les rameaux naturels, craignez qu'il ne nous épargne pas plus vous-mêmes ». Les Juifs sont chassés du royaume pour n'avoir pas accepté les conditions du salut, dont la première et la plus fondamentale est d'obéir à Jésus-Christ et de mettre sa doctrine en pratique : prenant le même chemin qu'eux,

¹ Luc., XIII, 26-27-28.

² Luc., XIII, 29-30.

comment n'aboutirions-nous pas au même terme? En voyant nos foules déchristianisées ne plus songer qu'à l'ambition, au luxe, à la volupté, aux plaisirs, fouler aux pieds les Lois divines et n'obéir qu'à leurs pires instincts, ne nous occupons plus « du grand nombre des élus », mais tremblons d'être du nombre des réprouvés.

VIII. — Les populations de la Pérée pouvaient ne pas comprendre à fond, peut-être même ne pas goûter les graves enseignements du Sauveur : au moins conservaient-elles pour sa personne la sympathie, pour ses miracles l'admiration et la reconnaissance. Et ce sont ces dispositions bienveillantes qui achevaient d'exaspérer les Pharisiens. Haine, jalousie, crainte pour leur influence et leurs lucre, se partageaient ces âmes venimeuses. Chasser violemment Jésus ils l'eussent bien voulu, mais ils redoutaient le peuple, et recoururent à leur perfidie coutumière. Sous couleur d'un bienveillant intérêt et comme pour le soustraire aux coups de force d'Hérode, Antipas, auquel la Pérée était soumise, ils l'abordèrent avec une terreur simulée : *Fuyez, partez d'ici, Hérode veut vous faire mourir*¹. Espéraient-ils quelque sentiment de crainte chez le Sauveur? Ils furent vite déçus. C'est en Dieu, avec le calme, la hauteur, la puissance d'un Dieu, que Jésus leur répondit : *Allez et dites à ce renard que je chasserai les démons et guérirai les malades, aujourd'hui et demain, et qu'au troisième jour mon sacrifice se consommera*².

Le Sauveur s'adressait bien plus aux Juifs qu'à Hérode, car si Hérode était comme le renard à la fois sangui-

¹ Luc., XIII, 31.

² Luc., XIII, 32-33.

naire, fourbe et lâche, suant la peur, après avoir fait décapiter Jean-Baptiste et s'entourant de précautions après chacun de ses mauvais coups, les Pharisiens le surpassaient encore dans ses passions viles et cruelles. Sans cesse ils dressaient des pièges sous les pas de Jésus, ils avaient résolu sa mort, mais en même temps ils redoutaient le peuple et leur peur égalait leur cruauté.

Violence et lâcheté : telle sera, durant tout le cours des siècles, la caractéristique des ennemis du Christ et de son Eglise. Violents devant la faiblesse désarmée, ils se montrent lâches et fuyants sitôt qu'un danger les menace ou qu'une force leur résiste. Un autre trait de ressemblance avec Hérode et les Juifs, c'est leur éternelle défaite et l'éternelle victoire de Dieu. Ce que dit Jésus-Christ : « Je chasserai les démons, je guérirai les malades », je poursuivrai ma carrière, j'accomplirai mes œuvres, sans qu'aucune puissance humaine ne puisse m'arrêter, l'Eglise forte de la vitalité que lui communique son Chef, le redevient après Lui à ses persécuteurs. Sans doute, elle dit comme lui : « Je consommerai mon sacrifice », on me mettra en croix, on me livrera au bourreau, je serai laissée sanglante sur mon gibet. Mais, ma mort n'est qu'apparente et perpétuelle est ma résurrection!

Jésus-Christ laisse aller sa pensée aux désolations de sa passion et de sa mort, et c'est avec une tristesse amère qu'il ajoute : *Il ne convient pas qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem*¹. Quand tous y ont été massacrés, pourquoi Celui qui est leur inspirateur à tous et leur Chef n'y subirait-il pas le même sort? On

¹ Luc., XIII, 32.

peut voir dans les paroles du Sauveur une sanglante ironie, mais c'est surtout la tristesse qui les suggère. Jésus approche de la cité déicide, sa mort n'est pas éloignée, le châtement effroyable qui paiera le plus grand des crimes n'est reculé que de quelque trente ans, toutes ces visions douloureuses oppressent l'âme de l'Homme-Dieu et lui arrachent une déchirante exclamation: *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les Prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule ramasse ses petits sous ses ailes*¹ ! Depuis de longs siècles, le Verbe de Dieu témoignait de cet amour et faisait ces suprêmes efforts. Il envoyait Moïse, il envoyait les juges et les libérateurs, il députait les Prophètes, il faisait naître et prêcher les docteurs et les saints. Lui-même, quand fut venue « la plénitude des temps », ouvrit son amour, sa sagesse, sa puissance, ses incessantes voix, ses innombrables miracles, comme la poule ouvre ses ailes, pour recueillir, abriter, sauver les enfants d'Israël; il leur donna ses sueurs et ses larmes; il leur donnera bientôt son sang. Hélas! tout restera inutile. Jérusalem et son peuple demeureront obstinés dans leur incrédulité et leur haine, et quand ils auront à la fois lassé et exaspéré la miséricorde, la Justice tirera d'eux le plus terrible châtement. Jérusalem, mise à feu et à sang ne sera plus qu'une ruine silencieuse, *vos maisons seront désertes*². Le temple n'y est plus, le culte est mort, le salut s'est retiré, tout ce qui faisait sa gloire a disparu avec le Sauveur qui la visitait. *Je vous le dis, vous ne me verrez point jus-*

¹ Luc., XIII, 33.

² Luc., XIII, 35.

*qu'à ce que vous disiez: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*¹.

Ces dernières paroles éclairent une tradition constante dans l'Eglise, appuyée sur des révélations de saint Paul, consignée dans la plupart des Pères et des Docteurs, tradition d'après laquelle le peuple Juif, après tant de siècles d'obstination et de châtement, reviendra un peu avant la fin du monde au Sauveur Jésus qu'il a crucifié.

Alors, dans un élan immense de repentir, de conversion et de joie, il poussera vers lui le cri, dont au jour des Rameaux, il ne fit entendre, qu'un écho fugitif: « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! » « A ce moment, dit saint Paul, quand il reviendra au salut, ce sera la vie qui jaillira de la mort ». L'Eglise, au sein des douleurs de la dernière persécution, tressaillera d'allégresse, le monde en recevra un renouveau de sainteté, et Dieu l'hommage de sa miséricorde, de sa sagesse et de sa puissance.

Et Jésus allait, enseignant par les villes et les bourgades et il se dirigeait vers Jérusalem.

JÉSUS A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

*On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace et c'était l'hiver*². Aussi brillante et aussi joyeuse que la fête du Tabernacle, celle-ci rappelait le souvenir des victoires des Machabées et de la purification du Temple qu'avaient souillé les orgies païennes. Le peuple envahissait les Portiques des palmes à la main, et chaque soir la ville entière s'illuminait. Une dernière fois, avant

¹ Luc., XIII, 35.

² Joan., X, 22-23.